

Voici ce que dit Auguste VIERSET dans ***Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique*** en date du

28 décembre 1914

Chaque jour nous apporte des témoignages précis sur les excès et les crimes commis en Belgique par les troupes allemandes au cours des mois d'août et de septembre 1914. Ces récits circonstanciés de témoins oculaires, recueillis par la commission d'enquête ou par des autorités communales formeront plus tard le dossier de l'acte d'accusation dressé contre la barbarie germanique. En attendant, il en est qui peuvent servir d'exemple-type des procédés de la sauvage soldatesque qui ravagea le pays au début de l'invasion. Le récit suivant, que j'emprunte à ***l'Indépendance belge*** du 24 décembre, est de ceux-là :

« Surice (**Note**) était un petit village d'un peu plus de 600 habitants, situé dans le canton de Florennes (arrondissement de Philippeville). A l'écart des grandes routes, il n'était traversé que par des chemins secondaires, l'un allant de Rosée à Mariembourg, par Romedenne, Romerie et Matagne, l'autre venant de Franchimont et se dirigeant vers Soulme et Gochenée. La population était composée de gens très paisibles, et, pour la plupart, s'adonnant aux travaux agricoles ; le village était propre, les maisons bien entretenues et tout

y respirait l'aisance. Voici, d'après un témoin oculaire, les scènes dont il fut le théâtre :

Depuis le mois de juin, je me trouvais en villégiature à Surice et je demeurais chez ma soeur, Madame de Gaiffier. Notre nièce, Marie-Louise, fille de notre frère Ernest, âgée d'une quinzaine d'années, habitait avec nous. Attenante à notre maison, une ferme assez spacieuse était occupée par le père de cette jeune fille, sa femme et une autre fille, Marguerite, âgée de dix-sept ans.

Vers le 14 août, un détachement de troupes françaises était venu prendre position à Surice. Dans la journée du dimanche 23, il arriva de vraies caravanes de villageois, qui venaient de la région de Dinant, principalement d'Onhaye, d'Anthée, de Morville, etc. ; ils avaient été, disaient-ils, poursuivis à coups de fusils par des Allemands et on avait mis le feu à Onhaye et au delà. Dans la soirée, nous aperçûmes en effet des lueurs d'incendie à l'horizon, dans la direction de ces villages. Ce même soir, M. le docteur Jacques, d'Anthée, vint se réfugier chez nous, avec sa femme et ses cinq enfants. Ils amenaient avec eux diverses personnes, dont M. Piret, curé à Anthée, M. le curé d'Onhaye, la servante de M. Palande de Miavoye, et d'autres. Ils nous rassurèrent un peu ; ils croyaient que Surice, par sa situation, serait à l'abri de tout danger. Toutefois, nos craintes reprirent lorsque, assez tard, arrivèrent deux automobiles. L'une contenait le mari de notre cuisinière, chauffeur chez le comte de Beaufort, à Loyers, qui venait chercher sa femme ; l'autre transportait un capitaine du génie et un second officier, accompagné de sa femme et de ses fils, pupilles à l'armée, disait-on. Ils nous firent un tableau effrayant de

ce qui se passait à Namur, puis ils partirent pour Chimay.

Aussi, le lundi, tout au matin, beaucoup de nos réfugiés se décidèrent à s'en aller, et ils continuèrent leur route vers Romedenne. Par contre, il nous arriva un professeur du collège de Bellevue à Dinant, M. l'abbé Gaspard. Il nous raconta qu'il avait été sur le point d'être fusillé ; il avait été arrêté avec le directeur du collège, M. l'abbé Nicolas, et d'autres professeurs ; on les avait rangés devant des mitrailleuses ; il avait réussi à fuir dans les bois et il venait, avec deux de ses amis, M. Capelle, curé d'Ostemrée, et M. Debatty, curé de Morville. Ces deux derniers ne s'arrêtèrent pas longtemps et se décidèrent à poursuivre leur chemin, pour gagner, si possible, une région plus sûre.

Ma soeur alla, dans l'après-midi, visiter quelques blessés français qui étaient à l'ambulance installée dans la maison de Mademoiselle Alice Renson et occupée par les Pères de la Sainte-Famille, vers le haut du village. Elle rencontra des officiers français qui émirent l'avis que, tout au moins pour une nuit encore, on pourrait être tranquille ; ils se dirigeaient vers Romedenne, d'où ils allaient observer la route de Soulme.

Lorsqu'elle descendit le village, vers 6 heures, elle entendit une vive fusillade. C'étaient des mitrailleuses françaises, installées sur la hauteur, entre Surice et Romedenne, à l'endroit dénommé «*aux Fosses* », qui tiraient dans la direction du cimetière sur des Allemands venant de Soulme. De la maison, nous entendions aussi ces coups de feu. Nos réfugiés quittèrent même le jardin pour se cacher dans une grange, où ils pensaient trouver un abri. Cela dura une bonne heure. Les Français se retirèrent ; ils devaient, disait-on, avoir tué

un grand nombre d'Allemands. Vers 7 heures, on ferma les volets et tout le monde, chez nous, se réfugia dans les caves. Vers 9 heures, commencèrent des fusillades de mitrailleuses et aussi des coups de canon tirés contre le village. Les Allemands vinrent, à un moment donné, placer des mitrailleuses dans la cour de la ferme voisine, occupée, comme je l'ai dit, par mon frère Ernest, qui se hâta de fuir, ainsi qu'il me le raconta le lendemain.

Vers 11 heures, comme on sentait une odeur de fumée âcre, M. le docteur Jacques monta avec ma soeur au premier étage et quel ne fut pas leur saisissement en voyant tout le village en feu, y compris notre ferme ! Les bâtiments embrasés s'effondraient déjà. Ils vinrent donc nous dire qu'il brûlait tout à côté, qu'il valait mieux sortir.

Nous descendîmes le perron. Tout autour, des maisons flambaient ; c'étaient celles de Cogniaux, Tonne, Mathieu, Chabot et d'autres. Nous apprîmes plus tard que les occupants de ces maisons, réfugiés aussi dans leurs caves, avaient été expulsés par les Allemands et s'étaient enfuis hors du village. Plus morts que vifs, nous rentrâmes au rez-de-chaussée en attendant les événements. On dormit peu ou point. Chacun priait, épouvanté.

Le mardi 25 août, vers 6 heures du matin, on entendit le bruit de chevaux. Des officiers, le revolver au poing, fouillaient les bosquets de notre jardin, pour y découvrir les gens qui auraient pu s'y cacher ; il arriva des fantassins et on cria : « Ouvrez ». Mais à l'instant même, et avant qu'on eût pu ouvrir, les portes volèrent en éclats, les soldats les brisaient à coups de crosse et la fusillade cessa. Ces soldats étaient vêtus de gris, le casque couvert d'une housse ; je n'ai pas remarqué le

numéro qu'ils portaient, mon trouble et mon effroi étaient trop grands.

La baïonnette au canon, ils nous forcèrent à sortir ; je voulais prendre une petite valise, un soldat me donna un coup sur le bras et m'en empêcha. Ma soeur fut bousculée et eut ses robes lardées de coups de baïonnette, mais elle ne fut pas blessée. Au moment où sortirent les trois prêtres, MM. les curés d'Anthée et d'Onhaye, et M. l'abbé Gaspard, les soldats grincèrent des dents, leur montrant le poing et leur appuyant la baïonnette à l'endroit du coeur. A ce moment aussi, un Allemand me menaça de son revolver. Pendant cette scène, d'autres, dans le jardin, mettaient le feu aux dépendances de la maison. On nous rangea en ligne et nous croyions notre dernière heure venue. Puis, on nous fit faire le tour de la maison, et, en passant à côté des fenêtres du rez-de-chaussée, les soldats les brisèrent à coups de crosse. Notre groupe fut ainsi poussé sur la route vers l'église, et il grossit au fur et à mesure qu'il avançait ; des familles sortaient des maisons encore intactes, brutalisées par les soldats. C'est à ce moment que nous vîmes arriver notre curé, M. Boskin, avec sa vieille mère de quatre-vingts ans, sa soeur Mademoiselle Thérèse Boskin, et son autre soeur Marie ainsi que le mari de celle-ci, M. Schmidt, inspecteur des écoles à Gerpennes, et leurs quatre enfants, venus la veille chercher un refuge à Surice. Les soldats continuaient leurs atrocités, ils tiraient sur des gens absolument inoffensifs. C'est ainsi, ai-je appris, que le vieux chantre de la paroisse, Charles Colot, âgé de quatre-vingt-huit ans, qui était venu sur sa porte, fut fusillé ; les soldats le roulèrent dans des couvertures et y mirent le feu. Je vis un Allemand enfoncer la porte de

l'écurie de la maison d'Elie Pierrot au moment même où celui-ci, portant sa belle-mère impotente et âgée de plus de quatre-vingts ans, sortait en se hâtant de l'immeuble déjà embrasé. D'autres lui arrachèrent cette pauvre vieille et aussitôt on le fusilla, pour ainsi dire à bout portant ; il tomba près de la porte de sa demeure.

Nous étions passés devant la maison d'Henri Burniaux. Elle brûlait, ainsi que la fabrique de tabac et les bureaux ; de même que le bâtiment en face, de l'autre côté de la rue. Au moment où nous arrivions devant la maison de Léopold Burniaux, le facteur des postes, nous entendîmes des cris déchirants ; sa femme, Éléonore, demandait grâce pour ses fils. Son mari venait d'être fusillé sous ses yeux, son fils Armand, prêtre depuis un an, et qui était en vacances chez elle (il était surveillant au collège Saint-Louis à Namur), était empoigné par les soldats, qui le tuèrent aussi sans pitié ! Ils tuèrent, au même instant, son autre fils, Albert, qui, à la suite d'un accident, s'était cassé la jambe la veille et était dans l'impossibilité de fuir. Il restait à cette malheureuse son dernier fils, Gaston, professeur laïque au collège de Malonne ; cramponnés l'un à l'autre, ils durent venir se joindre à notre groupe et notre calvaire continua. En passant, ils regardèrent, navrés, les débris de leur maison, où venait de s'accomplir ce drame épouvantable. Un peu plus loin, je vis, dans le jardin qui est en contre-bas de la route, le cadavre d'une femme dont j'ignore le nom ; deux petits enfants pleuraient à côté d'elle.

On nous dirigea sur la route de Romedenne. A droite et à gauche, les maisons étaient déjà brûlées, notamment celles du secrétaire communal, M. Tichon, du receveur des contributions, M. Georges, de M.

Stanislas Burniaux, du bourgmestre Delcourt, toute la cité ouvrière contiguë, tout cela avait été incendié. Les bâtiments de l'école et de la maison communale ne l'étaient pas encore, l'église non plus.

Nous arrivâmes ainsi « *aux Fosses* ». Il y avait là, dans les fossés de la route, des cadavres de soldats français et de chevaux. A droite et, à gauche, beaucoup de soldats allemands avec des mitrailleuses ; ils nous montraient le poing et nous menaçaient de leurs revolvers. Bientôt, on nous fit quitter la route, et on nous conduisit à gauche sur une terre en jachère, d'où l'on découvrait Romedenne et d'autres villages plus éloignés. Nous étions là 50 à 60 personnes, hommes et femmes. Il était à peu près 7h15 du matin. A ce moment, on fit mettre les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Un officier arriva, qui nous dit en français, avec un fort accent allemand : « *Vous méritez d'être fusillés tous ; une jeune fille de quinze ans a tiré sur l'un de nos chefs ; mais le conseil de guerre a décidé que les hommes seuls seront fusillés, les femmes seront prisonnières* ». Ce qui se passa alors n'est pas à décrire. Dix-huit hommes étaient là debout. A côté des curés d'Anthée et d'Onhaye, M. l'abbé Poskin et son beau-frère, M. Schmidt, puis M. le docteur Jacques et son fils Henri, un tout jeune homme de seize ans à peine ; plus loin, Gaston Burniaux, fils du facteur, Léonard Soumoy, son beau-fils Dordu et Camille Soumoy ; plus loin encore les nommés Balbeur et Billy, celui-ci avec son fils âgé de dix-sept ans environ ; enfin, il y avait un homme d'Onhaye et un autre de Dinant, qui étaient venus chercher asile à Surice, puis deux autres encore dont je ne retrouve pas les noms. On faillit ranger près d'eux le petit garçon de M. Schmidt ; il n'avait que quatorze ans.

Les soldats hésitèrent, puis le repoussèrent brusquement. A ce moment, je vis un jeune soldat allemand — je le dis en toute sincérité — qui était si ému que de grosses larmes tombaient sur sa tunique et, sans s'essuyer les yeux, il se détournait pour n'être pas vu de l'officier.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis, sous nos regards épouvantés et au milieu des clameurs des femmes qui criaient « *Tuez-moi aussi, tuez-moi aussi* », malgré les cris des enfants, on rangea les hommes au bord du chemin creux qui va de la grande route vers le bas du village. Ils nous faisaient des signes d'adieu, les uns de la main, les autres de leur casquette ou de leur chapeau. Le jeune Henri Jacques s'appuyait sur l'un des prêtres comme pour chercher asile et secours auprès de lui et il criait : « *Je suis trop jeune, je n'ai pas le courage de mourir* ». Ne pouvant supporter davantage ce spectacle, je me tournai de côté et me couvris les yeux de mes deux mains. Les soldats tirèrent une salve et tous les hommes s'effondrèrent. On me dit : « *Regardez, ils sont tombés* ». Quelques-uns n'étaient pas morts sur le coup ; on les voyait remuer l'un ou l'autre membre ; les soldats les achevèrent à coups de crosse sur la tête, et, parmi eux, M. le curé de Surice, qui, m'a-t-on dit plus tard, a eu la tête horriblement tuméfiée. Aussitôt le massacre achevé, ils prirent les montres, les bagues, les porte-monnaie et les portefeuilles. M. Schmidt, m'a dit Madame Schmidt, avait une somme d'environ 3.000 francs ; elle fut volée. M. le docteur Jacques était également porteur d'une somme importante ; sa femme ne put dire exactement à combien elle s'élevait. Sur ces entrefaites, des soldats allemands amenèrent un nommé Victor Cavillot, et avant même qu'il fût arrivé

à l'endroit où venaient d'être fusillés les autres, on tira sur lui et je le vis tourner sur lui-même ; son corps tomba dans le chemin creux.

Une profonde horreur nous étreignait. La mère de M. le Curé était si anéantie d'avoir vu tuer son fils, un prêtre si doux et si bon, qu'elle ne pleurait pas et ne faisait que répéter : « *Quel malheur, quel malheur !* » Thérèse Poskin, allait de sa mère à sa soeur, pâle comme une morte. Madame Schmidt fondait en larmes. Elle savait quelques mots d'allemand et, sa petite fille accrochée à elle, elle avait vainement réclamé pitié pour son mari, disant, ce qui était vrai, qu'il n'était pas même de la localité et s'y était trouvé fortuitement. Et cette petite qui, à la dernière minute, criait à son père : « *Pardon, papa, si je t'ai parfois fait de la peine* ». C'était poignant. Quant à la femme de Léopold Burniaux, qui venait pour la troisième fois de voir tuer un de ses fils sous ses yeux, elle disait : « *Partons d'ici, allons-nous-en, allons-nous-en* », mais on nous obligea à rester. Pendant ce temps, je vis notre maison prendre feu à son tour, ainsi que l'église et l'école. Ce ne fut toutefois que vers midi que ces bâtiments s'écroulèrent. En voyant brûler ma maison paternelle et disparaître tant de souvenirs, mon coeur se serra davantage et ma pensée s'attachait à toutes ces choses auxquelles je tenais tant et que je ne reverrais plus. J'avais, la veille, placé dans une malle toute notre argenterie de famille, un Christ en argent, ainsi que nos bijoux et j'avais fait mettre cette malle dans un des caveaux de la cave à vins. C'était en vérité, j'y pense maintenant, l'exposer plus qu'en tout autre endroit, car, comme je l'appris plus tard, avant d'incendier la maison, les Allemands prirent soin de visiter de fond en comble, et ils ont emporté le vin, la

malle et tout ce qui était à leur convenance. A ce propos, il m'a été dit par des voisins que les soldats ont également pillé la cave à vins de Stanislas Burniaux et que le pillage de toutes les maisons, commencé dans la nuit du mardi, a continué toute la journée du mercredi. J'ai su, depuis, que le coffre-fort de Madame veuve Laurent-Mineur a été dynamité, l'argenterie qu'il contenait était tordue ; on l'a enlevée et on a pris également les titres et les papiers de valeur ; il en fut retrouvé, à demi consumés, sur une pierre, non loin de là.

Je reprends mon récit. Mon frère Ernest, pendant cette terrible nuit du 24 au 25 août, s'était caché dans la cave de la ferme, avec sa femme et sa fille. Voyant arriver des soldats, ils s'enfuirent dans une oseraie, à proximité et y restèrent jusqu'à l'aube, puis ils gagnèrent le bois. Sa femme et Marguerite se cachèrent dans une sorte de grotte pendant que mon frère s'éloignait pour surveiller les environs. Soudain, elles furent entourées par une quinzaine de soldats qui fouillaient partout. L'un d'eux tira un coup de revolver et la balle atteignit Marguerite au pied. Elle se mit à crier et un soldat la traîna dehors par les deux pieds. Elle saignait abondamment. Sa mère la suivit et on les amena sur le plateau d'exécution où nous étions réunis et où le drame allait avoir lieu. Comme elle avait perdu assez de sang et ne savait plus marcher, un soldat la soutenait ; un médecin allemand lui ôta sa chaussure et la pansa. Mais il ternit sa bonne action par une plaisanterie ; il lui dit en riant, après avoir retiré la balle : « *C'est un projectile français* ». Je tremblais de voir arriver mon frère, mais ma belle-soeur me glissa à l'oreille : « *Il s'est sauvé* ». Je devais le retrouver un peu plus tard ; il avait été poursuivi par un

Allemand, qui tira sept fois sur lui sans l'atteindre.

Après ces heures de nouvelles angoisses, on nous donna un passeport, ou plutôt on le remit à un homme qui arrivait à ce moment de la direction de Romedenne, avec ordre de nous conduire et l'on nous enjoignit d'aller soit à Omezée, soit à Rosée. Défense formelle nous fut faite de nous rendre ailleurs. Avant de pouvoir traverser la route, il nous fallut attendre que les troupes, qui commençaient à défiler fussent passées. Il y avait des hommes d'infanterie, des cavaliers et de nombreuses automobiles. Il est passé aussi beaucoup d'officiers à cheval ; on disait qu'un des fils de l'empereur était parmi eux et qu'il allait vers Rocroy. J'ai omis de dire qu'avant la fusillade de nos pauvres concitoyens les Allemands avaient amené une mitrailleuse devant nous, comme si nous devions tous être massacrés ensemble, mais bientôt on lui fit faire demi-tour et elle rejoignit d'autres, un peu plus loin, avec lesquelles les Allemands commencèrent la destruction des premières maisons de Romedenne, situées à l'entrée du village. Il m'a été dit depuis que l'église et 120 maisons y ont été réduites en cendres.

Une fois la route franchie par un très grand détour dans la direction de Franchimont, nous contournâmes Surice et nous atteignîmes Omezée. Pendant ce temps, les incendies continuaient ; la maison du maréchal-ferrant, Baix, flambait, celles de Cogniaux-Ferrange, de Madame Laurent, de Cuvelier, le fabricant de chicorée, étaient déjà réduites en cendres et, comme je l'ai dit plus haut, les soldats pillaient, prenant tout, jusqu'à des pots de confiture.

Omezée n'était pas détruit. Nous gagnâmes le bois, où je retrouvai mon frère et lui racontai les horreurs que

je venais de voir. A l'énoncé du nom de Dordu, il me rappela que c'était le premier échevin de la commune et que précisément ce pauvre homme avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher, de la part des civils, des actes d'hostilité quelconques vis-à-vis de l'ennemi. Dès le début de la guerre, à l'issue du salut, à la porte de l'église, il avait donné lecture d'une affiche qu'on avait placardée dans tous les villages et dans laquelle on réclamait le calme et la rigoureuse observation des recommandations de l'autorité. Il demanda aussi que toutes les armes fussent déposées à l'école communale, et il avait été si bien obéi que tous les fusils, même des fusils de chasse hors d'usage, avaient été rassemblés et mis sous clef. Nous ne pouvions donc croire qu'une jeune fille de Surice eût tiré sur un officier allemand et l'eût tué. S'il avait été tué, ce devait être, disaient nos voisins, par des soldats français restés embusqués derrière les haies des chemins, à l'entrée du village, et ils ajoutaient qu'à Morville et à Anthée, on avait donné le même prétexte pour fusiller les gens, piller et brûler les maisons. Nous allâmes loger à Rosée, le lendemain mercredi 26 août, après avoir passé la journée dans le même bois ; nous revînmes loger à Omezée. Le 27, ordre fut apporté par des officiers d'avoir à évacuer le village parce que, disaient-ils, les boulets du fort de Charlemont (Givet) pouvaient nous atteindre. Ce n'était guère possible ; c'était peut-être pour qu'on ne vît pas le pillage car, le lendemain, les soldats allèrent piller toutes les maisons et surtout le presbytère et le château. Ce même jour, nous arrivâmes à Florennes, où nous fûmes un peu plus en sécurité.

J'ai raconté les faits que j'ai vus. Lorsque nous avons retrouvé, dans le bois d'Omezée, mon frère et diverses

autres personnes de Surice, elles nous ont dit que le nommé « *Marron, dit Parton* » avait été fusillé dans sa maison, sur sa chaise ; de même le nommé Élysée Pierrard. D'autres encore ont été tués çà et là, mais je ne connais pas leurs noms et j'ignore les circonstances de leur mort, sauf pour la vieille Adèle Soumoy, qui fut brûlée dans son lit. Ma soeur est retournée à Surice le 2 ou le 3 septembre. Des 131 maisons qui, je crois, constituaient le village, 8 seulement n'étaient pas brûlées, celle des religieuses du Carmel, celle du boucher Gillain, celles d'Alphonse Burniaux et de son voisin, celle de Xavier Soumoy, le bureau de poste, et 2 autres situées à l'extrémité de la commune, l'une vers Vodelée, l'autre vers Romedenne, près de l'endroit où eut lieu le massacre et où se tenait, disait-on, l'état-major allemand. Le village était comme mort.

Tout ce que j'ai dit est l'exacte et entière vérité, je l'affirme en mon âme et conscience, et je suis prête à le répéter sous serment. On pourra, d'ailleurs, quand le moment sera venu, recueillir le témoignage de tous ceux qui, comme moi, ont vécu ces événements.

Signé : Aline DIERIEX, de Tenham »

Notes de Bernard GOORDEN.

Rappelons qu'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : **Adolphe MAX**. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226

pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<https://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

Roberto J. **Payró** ; « *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* », in ***La Nación*** (Buenos Aires), 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 (19140818) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 (19140819) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 (19140820) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 (19140824) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 (19140828) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 (19140916) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Pour votre édification, lisez aussi du journaliste argentin Roberto J. **Payró**, à partir du 23 juillet 1914 (19140723), notamment la version française de son article de synthèse « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad * de Bélgica** (20-25) » (in **La Nación** ; 07-12/12/1914) :*

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de **Belgium**

under the German Occupation: A Personal Narrative, en l'occurrence ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles***. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez aussi ce qu'en dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre (journal d'un diplomate américain)***, à partir du 4 juillet 1914 (en français et en anglais).

Voyez ce qu'en disent, à partir du 20 août 1914, Louis **GILLE**, Alphonse **OOMS** et Paul **DELANDSHEERE** dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 1 : 1914-1915).

Tous ces documents sont accessibles via <https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>
Découvrez des documents relatifs à **Surice**.

SURICE CIVILS TUES 1914-1918 BUYL LYR - Rajouté le 19/11/2016

Description : *Voici des « héros civils » (dixit Adolphe BUYL) de Surice, dans la province de Namur, noms extraits de la « Liste des civils condamnés à mort ou tombés victimes de l'invasion et de l'occupation » (page 28, 4ème partie).*

<https://www.idesetautres.be/upload/SURICE%20HEROS%20CIVILS%201914-1918%20BUYL%20LYR.pdf>

ABRAHAM HANS GRANDE GUERRE 006 - Rajouté le 10/04/2017

Description : *Voici un fac-similé du fascicule N°6 (1919 ; pages 81-96) de La Grande Guerre (version française de "De Groot Oorlog) d'Abraham HANS (1882-1939). On y évoque principalement : Les atrocités dans la province de Namur (pages 80-93) : à Couvin, à Pétigny, à Mariembourg, à Dourbes, à Nismes, à Petit-Chapelle, à Fagnolles, à Frasnes-lez-Couvin, à Romedenne, à Franchimont, à Surice, à Hastière-par-delà, à Onhaye, à Gerin, à Anthée, dans le canton de Waulsort, à Yvoir, à Groyenne, à Falisolle, à Assesse, à Ermeton-sur-Biert, à Mettet, à Jemeppe-sur-Sambre, à Willerzie, à Velaine, à Arsimont, à Auvelais, à Somme-Leuze) ; L'occupation de Bruxelles (pages 94-98).*

On y trouve les illustrations suivantes (photographies sauf mention contraire) : un dessin (notamment tambour allemand) à la page 81) ; 3 dessins (page 82) ; 2 dessins (notamment homme éventré par une baïonnette) à la page 83 ; un dessin (Allemand transportant peut-être des bidons d'essence) à la page 84 ; carte de la région de Romedenne (page 85) ; dessin (trois femmes, au moins, ligotées par des Allemands (page 85) ; 2 dessins, apparemment du même homme, dont le second où il est lié dans une brouette à laquelle les Allemands ont mis le feu (page 86) ; 2 dessins, l'un où des Allemands convoient un grand nombre de prisonniers et l'autre où ils tirent sur des femmes et des enfants (page 87) ; 2 dessins où un officier allemand interpelle notamment une femme (page 88) ; 2 dessins où des Allemands s'en prennent à un homme plus âgé couché, d'une part sur un matelas, d'autre part dans une charrette à foin (page 89) ; 2 dessin, d'une part d'un cavalier allemand tombant avec son cheval dans un précipice, d'autre part d'un prêtre maltraité devant une charrette contenant des cochons égorgés (page 90) ; la Meuse à Yvoir (page 90) ; la Meuse de Dinant à Givet (page 91) ; dessin d'un Allemand donnant un coup de pied au derrière d'un autre (page 91) ; 2 dessins, d'une part d'une infirmière menacée par un Allemand devant le lit d'un blessé, d'autre part d'un homme à qui un Allemand intime l'ordre d'ouvrir un coffre-fort (page 92) ; portrait du bourgmestre Adolphe Max (page 94) ; une autre photo du vaillant bourgmestre Adolphe Max de Bruxelles (page 96).

(N.B. : un "article" se répartissait souvent sur la fin d'un fascicule et sur le début du suivant ; les illustrations étaient souvent décalées, ne correspondant pas toujours au contenu de la page.)

<https://www.idesetautres.be/upload/ABRAHAM%20HANS%20GRANDE%20GUERRE%20006.pdf>

BRAND WHITLOCK BELGIUM UNDER GERMAN OCCUPATION 1 CHAPTER 34 - Rajouté le 25/01/2015

Description : Voici le chapitre 34 (« The German state ») du volume 1 des mémoires de Brand Whitlock (1869-1934), intitulées *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative (1919)*. Brand Whitlock avait été nommé ambassadeur des Etats-Unis en Belgique par le Président Wilson en 1913 et y fut donc témoin oculaire de la première guerre mondiale. Il passe en revue les théoriciens de cet « état allemand » dont certains propos (parfois déformés) ont débouché sur une mentalité de la soldatesque, outre le prétexte des « francs-tireurs ». Citant le « Livre blanc » (allemand), il fait allusion à des massacres qui n'y sont pas mentionnés ; ce sont, dans l'ordre d'apparition dans son texte : Tamines, **Surice**, Spontin, Namur, Ethe, Gommeries, Latour ("en bref, 65 autres endroits"), Louvain, Visé, Dinant, Aarschot, Termonde (Dendermonde), Lierre, Roeselare (Roulers), Furnes, Ieper (Ypres), Pervijze, Boezinge (Boesinghe), Visé, Verviers, Blégny, Battice, Herve, Andenne, Bouvignies, Champignon, Rossignol, Hoegaarden (Hougaerde), Wavre, Ottignies, Grimde, Neerlinter, Weert-Sint-Joris (Weert-Saint-Georges), Schaffen, Lummen, Bilsen, Lanaeken (Lanaken), Boortmeerbeek, ... Il cite, en note, des passages de la correspondance du Cardinal MERCIER et d'autres ecclésiastiques.

<https://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2034.pdf>

19140808 CATTIER MEMBRE COMMISSION ENQUETE VIOLATION DROIT GENS EN BELGIQUE - Rajouté le 01/09/2016

Description : Le Professeur Félicien CATTIER (1869-1946) avait été nommé membre de la commission d'enquête sur la violation du droit des gens en Belgique (Moniteur belge du 8 août 1914). Cette page a été reproduite notamment dans :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>